

Perdus et RETROUVÉS

Jean-Marc Alcalay

Psychanalyste

Les disparus de Daniel Mendelsohn
Flammarion 2007.

Le livre de Daniel Mendelsohn est paru en 2007. La critique a été positivement unanime. Aussi, a-t-il obtenu le prix Médicis 2007, celui du meilleur livre étranger. Certains commentateurs y ont vu la « réponse » au prix Goncourt 2006 de Jonathan Littell : *Les Bienveillantes*.¹

Dans ce dernier livre, Jonathan Littell racontait à la façon d'un roman historique le parcours de Max Aue, un jeune Allemand plutôt cultivé qui devient officier SS. Les critiques ont été parfois plus sévères que pour *Les Disparus*, peut-être parce que le lecteur a eu du mal à entrer dans ce livre très dense, sans doute parce qu'il s'agissait aussi de se glisser dans la peau d'un nazi, au risque de s'y identifier, et sans doute encore parce qu'il s'agissait du prix Goncourt, lequel est toujours sujet à controverse. Bref, toutes n'ont pas été bienveillantes à sa lecture.

Dans *Les Disparus*, il ne s'agit pas d'une fiction, mais d'une enquête, qui plus est, familiale. Là aussi, le lecteur peut s'identifier, mais plutôt aux victimes, qu'aux nazis, à six victimes, Shmiel Jäger le frère du grand-père maternel de l'auteur, sa femme et leurs quatre enfants. Il peut aussi s'identifier aux six millions de juifs exterminés et peut-être aussi à la souffrance parfois discrète de leurs descendants qui comme les Mendelsohn vivaient dans le non-dit, la pudeur, la culpabilité, mais aussi dans l'absence totale d'information concernant leurs parents disparus. Mais, que ce soit l'un ou l'autre livre, quand il s'agit de la Shoah, trauma à la fois collectif et individuel, il est toujours question d'appré-

hender un réel, un indicible, celui de l'horreur pour le premier, qui raconte le parcours d'un criminel de masse, et celui, plus sensible, plus intime, plus familial, plus secret pour le second, puisqu'il s'agit pour l'auteur, à partir des dires de ses proches de retrouver les circonstances exactes de l'assassinat par les nazis de six membres de sa famille. Les descriptions des *Aktions* des nazis ne sont pas moins horribles que dans *Les Bienveillantes* car nous savons avec Daniel Mendelsohn que ces personnes ont existé puisque peu à peu, il va leur redonner corps et âme. Mais pour qu'il y parvienne, il va s'agir pour lui d'appréhender ce qui a été refoulé ou non su de la mort de six des membres de sa famille. Le réel c'est la mort, c'est la barbarie, c'est l'annihilation systématique des Juifs, c'est le nazisme, et pour Daniel Mendelsohn, le réel c'est l'extermination de six parmi les siens. Six contre six millions, mais six aussi pour six millions. Nous pourrions dire aussi : six parmi six millions, et six avec six millions, pour pouvoir ainsi les nommer, les différencier, les subjectiviser, les extraire en quelque sorte de ce réel de la Shoah, avec ses Juifs morts sans sépulture et sans nom, rendus volontairement anonymes par les nazis, ce contre quoi se fera tout le travail de l'auteur.

Ce livre nous intéresse. Il m'intéresse car je m'y trouve concerné. A plusieurs reprises, j'ai essayé avec moins de talents de reconstituer des itinéraires de juifs déportés et exterminés² ou celui d'écrivains pendant l'Opération dynamo de 1940.³ Et dans une moindre mesure, tout ce que j'ai pu écrire ça et là concerne un travail sur la trace, c'est-à-dire sur le signifiant ou ce qui reste parfois du signifiant quand tout semble avoir disparu ou quand tout semble avoir été refoulé par quelque raison ou déraison de la mémoire des hommes et de l'histoire.

La trace

Ce qu'il reste des Juifs exterminés, consiste en une trace que les témoins et les générations suivantes tentent de retrouver pour redonner « vie » à ces vies d'hommes de femmes et d'enfants que les nazis ont voulu effacer.

En quelque sorte, reconstruire l'histoire de ces Juifs exterminés consiste en une tentative d'en symboliser l'existence. Faire un travail de symbolisation, de mise en mots du réel, d'inscrire ce réel dans l'histoire, de redécouper ce réel par des paroles et des écrits qui, à défaut de redonner la vie à toutes ces victimes assassinées, leur redonne une place dans l'histoire. Mais sur quoi travailler quand on aborde le nazisme sous l'angle de la psychanalyse ? Sur le refoulement (névrose) ? Sur la forclusion (psychose) ? Sur le déni (perversion) ? La psychose n'est pas un effacement de la trace. Dans la psychose, il est question d'une impossible identification à la loi du père, par forclusion, et qui laisse le sujet errant, non arrimé

à la chaîne symbolique du langage. Un « événement » le Nom-du-père qui est une métaphore signifiante n'est pas advenu. Il n'y a donc pas de trace symbolique possible de cet événement.

Le nazisme ne pouvait donc être une entreprise psychotique, au sens de la forclusion du Nom-du-père si chère à Lacan. Mais « psychotisante » pour les victimes, pourquoi pas, dans la mesure où il y avait mise en acte d'un réel auquel elles ne pouvaient donner sens sinon que le seul sens à donner à leur extermination, c'est qu'elles étaient juives, ce qui, comme « justification » de leur extermination était un non sens en soi. Il n'y a rien qui justifie qu'un peuple soit exterminé et effacé, sinon une incroyable pulsion de mort (le mot est faible) qui alors peut utiliser toutes les fausses justifications et les fausses rationalisations possibles. Volonté nazie d'effacement du peuple juif en lieu et place d'un Nom-du-père, et qui est à l'origine de notre culture monothéiste, justement centrée sur le Un du père. Meurtre de l'origine et meurtre du père. L'hypothèse est connue. Judaïsme et christianisme sont d'ailleurs des religions du père (avec pour le christianisme un déplacement du père vers le fils). Mais pour qu'il y ait forclusion, il faut que le signifiant du Nom-du-père ne soit pas advenu. Or les Juifs sont advenus, le signifiant juif est advenu, a existé très tôt même puisqu'il est à l'origine du monothéisme. C'est peut-être même-là l'une des causes de son malheur, d'être à l'origine. Une origine sans cesse remise en question par les antisémites, comme si l'origine était vraie, alors qu'elle n'est qu'un lieu de l'imaginaire, rendue symbolique, comme Freud a essayé de le démontrer avec son Moïse égyptien. Lacan a aussi attribuer aux Juifs le statut d'objet petit a, objet cause du désir, mais aussi cause d'une haine incroyable et qui a traversé le temps...

L'effacement de la mort des Juifs aurait donc consisté à dire qu'il n'y en avait jamais eu, que le signifiant juif n'avait jamais existé. Tâche impossible que de tout vouloir effacer, puisque effacer le signifiant juif, au-delà de la volonté nazie d'effacer les porteurs de ce signifiant, n'a pas eu lieu complètement. N'en déplaise aux antisémites et aux antisionistes, les Juifs sont toujours là et bien debout, en Israël et ailleurs ! Une fois encore, un signifiant, une fois advenu ne peut être forclos. Par contre, il peut être refoulé ou dénié, et par conséquent, il peut être retrouvé.

L'effacement des traces de chambre à gaz, et ici, des fosses creusées en Ukraine a été décidé par les nazis à partir de 1942. Il fallait effacer les crimes commis par les *Einsatzgruppen*, ces bataillons chargés d'exécuter par balles tous les Juifs des territoires conquis de Pologne, de Russie et d'Ukraine. Non pas une exécution par le gaz, mais par balle. Une balle pour chaque juif raflé. Au total, plus de un million de Juifs ont été jetés dans des fosses, morts ou encore vivants, comme

ce fut la cas pour les bébés, que les mère protégeaient en les serrant contre elles. Ces fosses étaient ensuite recouvertes de sable et de chaux, écrit le Père Patrick Desbois.⁴ Cette opération d'effacement de la trace des Juifs tués, comme un criminel qui voudrait effacer les traces de son crime, était tenue secrète et s'appelait Opération 1005. Mais devant l'ampleur du travail, elle dut s'arrêter. Pas moyen pour les nazis donc d'effacer complètement les traces de leurs crimes. Pas moyen d'annuler l'existence des Juifs, puisqu'ils avaient été là, pas moyen d'effacer celles du judaïsme, puisque cette religion existait depuis des millénaires... Paradoxalement, ils ont d'ailleurs voulu laisser ça et là des traces juives, puisque des synagogues non détruites devaient être transformées en musée du judaïsme comme à Prague. Musée ethnologique donc d'une culture défunte, annihilée, refoulée, déniée, mais pas forclosée... L'entreprise nazie n'était sans doute pas comparable à une entreprise psychotique, puisque la trace était là. Il s'agissait donc de la dénier. Perversion donc, mais pas au sens psychopathologique, car très peu de nazis étaient des malades mentaux, mais perversion au sens shakespearien du terme : c'est à dire, une jouissance mise au service du crime érigé en Loi.

Quand des traces ont existé, elles sont toujours retrouvables, par les écrits, l'histoire, les témoignages, l'archéologie, (carbone 14) la géologie, la généalogie... Daniel Mendelsohn a retrouvé les traces des membres disparus de sa famille à partir des souvenirs et des témoignages familiaux, et le Père Patrick Desbois, cité plus haut pour son très important travail, en plus de tout cela, a fait appel à l'archéologie. L'histoire, c'est à la fois la mémoire des traces, mais aussi leur refoulement et parfois la volonté de les effacer, alors que l'archéologie, c'est l'entassement des stratifications, les superpositions des couches. Rien n'est vraiment effacé. C'est l'exemple de Heindrich Shielmann qui croyant découvrir d'emblée la Troie homérique doit retirer neuf traces et couches de civilisation pour l'atteindre. La Troie homérique n'était pas effacée, mais masquée, ensevelie sous plusieurs épaisseurs de civilisation et de constructions successives...

Dans la métaphore archéologique, comme dans les recherches de Daniel Mendelshon ou celles du Père Patrick Desbois, nous ne sommes jamais loin du travail que nous faisons avec les patients, quand il s'agit de retrouver ou de faire resurgir un souvenir refoulé, mais qui ici, s'agissant de l'entreprise nazie, portait la marque du déni.

Dans le travail intime de Daniel Mendelsohn, il s'agit de retrouver des traces de vie soumises, non plus à la forclusion nazie mais au désaveu nazi, en tout cas, désaveu tel qu'il existe dans toute société totalitaire. Des disparus ont ainsi existé et existent dans tous les mouvements totalitaires qui, pour des raisons poli-

tiques ou raciales ont voulu ou veulent rayer de l'histoire une partie de la population, opposants ou autres...

Le travail de l'auteur est rendu d'autant plus difficile, que surajouté au désaveu des bourreaux existe le refoulement des témoins et des familles quand ce n'est pas celui des Etats.

Dans les recherches de Daniel Mendelshon et dans celles du père Patrick Desbois, il y a beaucoup de concordances, puisque pour le premier, les traces de sa famille l'amènent à Bolechow berceau de sa famille et petite ville de Pologne, puis de Russie, enfin d'Ukraine, là où justement ont eu lieu les crimes des *Einsatzgruppen* qui constituent aussi le but des recherches du Père Patrick Desbois. La trace dit-encore Lacan est le signe par lequel elle se sépare de son objet. Elle « laisse l'objet partir ailleurs ». « La trace existe même s'il n'y a personne pour la regarder ». « La trace annonce le caractère essentiel du signifiant, bien qu'il ne renvoie pas à un objet, mais à un autre signifiant. »⁵ C'est bien là le travail de Mendelshon, puisque chaque nom trouvé constitue une trace familiale laquelle l'amène à un autre nom jusqu'à reconstituer l'histoire presque totale de l'extermination d'une partie de sa famille, comme trace aussi de l'extermination des Juifs... Au commencement donc, était le nom.

Au commencement est le nom.

Pour Daniel Mendelsohn, jeune américain de Long Island, cela commence par des souvenirs de famille et par l'évocation presque vague des noms de son oncle, Shmiel Jäger, de sa femme, Ester, de leurs quatre filles, Lorcka, Frydka, Ruchatz, Bronia, et d'une ville polonaise située aujourd'hui en Ukraine, Bolechow. (Bolekhiv). Dans la famille de Daniel, on disait : « tués par les nazis » et c'était tout, c'était comme une évidence, presque une banalité. La banalité du mal chère à Hannah Arendt, mais là, du mal à vivre avec ce poids-là de l'histoire de l'extermination d'une partie de la famille. Ce n'était donc pas la peine d'aller chercher plus loin que cette formule « tués par les nazis », comme on aurait pu dire aussi « arrêtés par les Allemands » ou bien : « ils ont été déportés ». C'était tout, c'était suffisant pour dire qu'ils étaient morts. Mais cela n'allait pas plus loin. C'est le jour de sa Bar Mitzva que le jeune Daniel a voulu comprendre, comme si devenir adulte, devenir « fils du commandement » consistait aussi à payer une dette aux morts qui ont précédé, dette d'amour, dette du nom. Cela commence souvent par le nom, le patronyme, qui en soit ne veut rien dire, mais qui est cependant un signifiant particulier, c'est le cas de le dire, car c'est celui par lequel on accroche ses premières identifications, à une lignée, à une histoire, à une origine, quand c'est le nom d'une ville par exemple... trait unaire qui nous inscrit dans une histoire et qui nous différencie des autres. Trait identitaire

aussi. Le nom propre est un des Noms-du-père selon le concept de Jacques Lacan, puisque dans le système dans lequel nous situons la filiation des enfants est patrilinéaire. Système de moins en moins marqué d'ailleurs avec la possibilité de l'ajout du nom de la mère, qui pour le moment reste celui de son père, donc, toujours filiation patrilinéaire, mais pour combien de temps encore... ? Le nom propre, donc, celui du père, pose déjà la triangulation comme souhaitable puisqu'il sépare par son opération signifiante l'enfant de sa mère. Il opère ce qui rendra possible la triangulation œdipienne... Il faudrait distinguer opération symbolique et opération juridique, mais les deux, bien évidemment articulent la place du sujet. Ce qui semble important pour que soit préservée la transmission, c'est que le nom survive au corps. Le symbolique prévaut sur le biologique. Le signifiant est premier car, toujours selon Lacan, « il représente le sujet pour un autre signifiant ». Il est aussi dernier pourrait-on rajouter, puisque c'est lui que l'on trouve inscrit sur les sépultures, quand il y en a, puisque la civilisation écrit Edmond Ortigues a commencé avec le culte des morts. La mort a été symbolisée par les sépultures, même si à l'époque, l'humain ne disposait pas du langage articulé. C'était il y a à peu près 100 000 ans. Ces premières sépultures, traces de notre humanisation et volonté d'inscrire l'homme dans une histoire et dans une filiation ont été trouvées en Israël, à Skhül (Muharet es-Skhul) et à Qafzeh (Djebel-Qafzeh : 92 000 ans) et à Qena en Egypte. Tous les squelettes sont du type homo sapiens.

Importance donc du patronyme à partir duquel commence les recherches de Daniel Mendelshon. Importance du nom juif que les nazis ont voulu effacer de la surface de la terre, comme s'il n'avait jamais existé. Dénier donc du Nom-du-père : père-version comme l'ont dit pour qui sait que le père existe mais qu'il ne le reconnaît pas comme porteur de la loi, celle des interdits du meurtre, de l'inceste et de l'anthropophagie. Loi également de la castration. Le nom est donc un signifiant qui en vaut un autre mais dont l'importance est d'inscrire le sujet dans son histoire, dans sa filiation, pour le démarquer ainsi des autres et lui conférer ce minimum d'identité, trait unaire, pour qu'il se constitue comme sujet désirant. Effacer le nom revient à effacer l'effet symbolique de l'humanisation dont il est porteur à partir de sa transmission. Nous connaissons l'importance de ces ruptures de filiation symbolique dans le microcosme familial quand il y a un suicide par exemple. Mais quand il y a des ruptures qui touchent à l'histoire collective, on a affaire à des ruptures civilisationnelles, des traumas collectifs qui vont bien au-delà du *Malaise dans la civilisation* de Freud.

L'auteur avait donc six noms et prénoms et six visages à sa disposition dans les archives verbales et photographiques de sa famille. Six noms dont il va rechercher les traces de vie, puis les circonstances de leur mort.

La primauté du signifiant

Ces noms et ces photos vont le faire voyager des Etats-Unis à Boleshow où il va retrouver les lieux et des témoins des massacres, des *Aktions* des Allemands et des Ukrainiens. Petit à petit vont se déployer les événements qui ont marqué ces années de guerre et d'extermination des Juifs. L'histoire intime de chacun va peu à peu prendre forme comme vont prendre aussi consistance les conditions supposées du massacre de sa famille. Supposées, car dit-il, il y a toujours quelque chose qui manque, qui est comme un reste, la perte d'un savoir qui ne trouvera jamais son explication. En effet, on se saura jamais l'état d'esprit dans lequel étaient les victimes au moment de leur exécution, ce que personne ne peut appréhender à leur place. Nous savons aussi que les survivants eux-mêmes manquent de mots pour dire ce qu'ils ont vécu car il s'agit toujours de cerner au plus près le trauma, le réel, qui pour Lacan ne cesse pas de ne pas s'écrire. C'est pourquoi, il y aura toujours un reste à dire la Shoah qui ne pourra pas entièrement se dire. De Boleshow, l'auteur ira en Suède, puis en Israël, puis en Australie, puis retour à Boleshow, de signifiants en signifiants pourrait-on dire à partir desquels l'histoire de ses aïeux pendra peu à peu forme, s'inscrivant en quelque sorte dans une trame de signifiants, renvoyant à d'autres signifiants. La chaîne de la vie quoi ! mais parfois aussi jusqu'à la mort. La formule de Lacan pour situer le sujet est ici plus qu'appropriée. Je la cite à nouveau : « le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ». De signifiants en signifiants, se reconstitue peu à peu la trame symbolique dans laquelle, il va pouvoir situer la date de la mort exacte des six membres de sa famille assassinés par les nazis... Ruchele a été tuée le 29 octobre 1941 au cours de la première *Aktion*. Shmiel, Ester, Bronia, ont été tués en 1942.⁷ Mais plus tard, il va penser que Shmiel et une autre fille ont péri en 1944. Ester et Bronia donc, en 1942 au cours de la seconde *Aktion* et Frydka, peut-être en 1944 alors qu'elle combattait avec les partisans. Restait donc encore Shmiel. Puis l'auteur apprend les chiffres de la catastrophe collective pour Bolechov : quarante huit survivants sur les six mille Juifs de la ville.⁷

Après le Danemark, Israël, l'Australie et les rencontres avec les témoins et avec les derniers parmi les quarante huit Juifs survivants de Bolechov, l'auteur retourne en Ukraine. Premier et dernier lieu de ses recherches, comme si après une grande boucle, ou plutôt, comme si après s'être déplacé sur une immense et imaginaire chaîne de Moëbius et sans donc avoir jamais quitté le fil de sa recherche, Daniel Mendelsohn revient au lieu de l'origine de sa famille, (on retourne souvent à l'origine) pour y rencontrer un certain Vasył Prokopiv, un vieil homme de quatre vingt dix ans. Peine perdue, l'auteur a peur d'entendre ce qu'il toujours entendu, c'est à dire la même chose. Mais au dernier

moment, comme à la fin d'une séance avec un patient, au moment donc de la séparation, il se dit les choses les plus intéressantes. Prokopiv parle alors de deux institutrices qui avaient caché deux Juifs. Elles ont été tuées. Après avoir obtenu des précisions sur elles, Daniel Mendelshon est certain que les deux juifs sont Shmiel et sa fille Frydka. Retour à la maison des institutrices. Retour du refoulé pour l'auteur qui se souvient alors que trente ans avant, sa tante Myriam lui avait écrit, lui disant que ce Shmiel et sa fille avaient été tués en 1944 à Bolechov. Puis comme il est question du travail du signifiant dans ce livre comme dans les thérapies que nous entreprenons, il y a un glissement de traduction entre ce que l'auteur avait su par son grand père (suicidé en 1980) de la mort de son frère, « caché dans un *kestl* » qu'il avait traduit par *château*, *castel*, alors qu'il s'agissait du Yiddish où l'on traduit *castel* par *boîte*. Ce n'était donc pas un joli conte pour enfant, une histoire de château perdu dans la forêt qui aurait abrité Shmiel et sa fille, mais une terrible histoire de juifs pourchassés et qui se cachent dans une boîte, c'est-à-dire dans une trappe de la maison des institutrices. Dénoncés par quelqu'un, ils ont été fusillés dans le jardin...

La recherche de Daniel Mendelshon se termine comme parfois se termine une analyse. Il a fait remonter une bonne partie du refoulé de l'histoire pour ne pas dire de son désaveu, puis une bonne partie du refoulé familial, fait d'incertitudes, de non-dits, de suppositions, de doutes... et aussi de culpabilité puisque son grand-père n'avait pas répondu aux lettres de désespoir de Shmiel. Culpabilité du frère de Shmiel, d'où peut-être aussi cette chape de plomb qui pesait sur la famille, marquée aussi par le suicide du grand-père, famille pour qui la mort des proches n'était évoquée que par cette banalité « tués par les nazis ». Banalité du mal, mais ici, du mal à dire la vérité, emmurée dans la culpabilité des survivants.

Et puis, en racontant ses découvertes à sa mère, Daniel Mendelsohn s'aperçoit qu'il est aussi frappé d'un signifiant refoulé en lui et que lui rappelle sa mère. Au moment où Froma la femme qui veut lui présenter Prokopiv lui dit : « Attendez ! Il y a autre chose ! Il faut que nous retournions ! »⁸ Retourner donc, et jeter un dernier coup d'œil pour interroger à nouveau Prokopiv, et découvrir enfin les circonstances de la mort de ses aïeux, Daniel Mendelsohn se met d'abord à hésiter, avant d'y retourner, surmontant ainsi un signifiant refoulé en lui. Ce signifiant « retourner et jeter un dernier coup d'œil » sa mère le lui avait demandé le jour de la disparition de sa grand-mère tant aimée. Ils descendaient alors tous deux les escaliers de l'hôpital puis sont remontés voir la grand-mère une dernière fois. Mais entre temps, elle était morte. Daniel Mendelsohn se souvient alors qu'il avait surmonté le désir de ne pas y retourner car il ne voulait pas la voir morte et qu'ensuite, il en avait eu honte. Il avait donc hésité « à jeter un der-

nier coup d'œil » Culpabilité aussi de Daniel Mendelsohn.⁹

Ce qui rend ce livre passionnant, c'est que Daniel Mendelsohn est à la fois le patient de son histoire familial et en même temps, il en est le thérapeute. Sa recherche est en quelque sorte son auto-analyse. Ce qu'au fond, nous sommes un peu tous à l'écoute de nos patients, puisque ce que nous ne pouvons écouter d'eux, c'est ce que l'on ne peut entendre en nous. C'est quand le thérapeute peut entendre en lui ce qu'il refoule qu'il peut entendre chez l'autre ce qui peut le bloquer.

Tout ce livre est parti d'un signifiant refoulé par l'auteur à l'endroit du dernier instant de la vie de sa grand-mère « retourner et jeter un dernier coup d'œil » et qui a fait retour, retour du refoulé, au moment il allait enfin pouvoir découvrir les circonstances de la mort des deux derniers membres de sa famille, deux parmi six et six parmi six millions de Juifs assassinés par les nazis. Avec pour autre signifiant porteur de toute cette immense et émouvante recherche et que murmure Daniel Mendelsohn. Il se souvient alors de la réflexion de Enée contemplant dans Carthage une fresque de sa chère Troie détruite et qui se dit : « Il y a des larmes dans les choses ».¹⁰

Pour terminer, je dirais qu'il y en a aussi beaucoup dans l'histoire, beaucoup trop de larmes et de sang, mais qu'il y a aussi beaucoup de rires et de joie partagés ce qui finalement sauve un peu la mise de notre géniale et pauvre condition humaine.

notes

1. Littell, Jonathan, *Les Bienveillantes*, Gallimard 2006.
2. Alcalay, Jean-Marc, « La déportation des Juifs de Dunkerque », *Revue de la Société dunkerquoise d'histoire et d'archéologie*, 1987.
3. Alcalay, Jean-Marc, *La plume et le fusil*, Ysec Editions, 2008.
4. Père Desbois, Patrick, *Porteurs de mémoires*, Michel Lafon, 2007, p. 226-227.6.
5. Lacan, Jacques, *Les psychoses*, Le seuil, 1975, p. 188.
6. *Les Disparus, opus., cit.* p. 190.
7. *Ibid.*, p. 191.
8. *Ibid.*, p. 611.
9. *Ibid.*, 613
10. *Ibid.*, p. 237.